

APPENDICE



BATAILLE DE BOUVINES

1214 (1)

De toutes les batailles où se signalèrent les chevaliers belges, aucune peut-être n'offre un tableau plus intéressant et plus héroïque què la journée de Bouvines, où ils succombèrent. Grâce à l'importance de cette lutte de géants, les détails mêmes en ont été conservés par l'histoire, et nous essayerons de les exposer ici, comme l'exemple le plus complet d'une action militaire au moyen âge, et, nous l'avouerons aussi, comme un événement dont la gloire ne serait pas restée tout entière aux vainqueurs, si le récit des historiens avait été impartial (2).

L'une des deux armées, celle de Philippe-Auguste, paraît avoir compté près de quatre mille gentilshommes, dont le plus grand nombre appartenaient aux provinces de Bourgogne, de Champagne, de Picardie, d'Artois et de l'Ile-de-France. C'étaient généralement

(1) Ce morceau est extrait d'un article qui a paru dans *la Revue nationale*.

(2) Guillaume le Breton et Philippe Mouskes, qui nous fourniront la plupart des détails cités ici sont partisans déclarés de Philippe-Auguste : ainsi leur témoignage ne saurait paraître suspect quand il est favorable à ses adversaires.



BATAILLE DE BOUVINES.

des chevaliers aguerris, conduits par des chefs déjà célèbres (1). Quant à l'infanterie, elle n'était guère que de sept mille combattants, levés pour la plupart dans les communes voisines de la frontière. Les plus importantes n'avaient fourni que trois cents hommes ; mais c'étaient sans doute des soldats de choix. Avec ces forces, qui pour l'époque ne laissaient pas que d'être assez importantes, le roi s'était posté à Tournai, où il avait été reçu avec affection par les habitants. L'armée ennemie vint camper à Mortagne, au confluent de l'Escaut et de la Scarpe. Son principal corps été formé de chevaliers de Flandre et de Hainaut, conduits par le comte Ferrand. On y comptait environ mille trois cents armures, beaucoup de seigneurs de ces deux provinces ayant pris le parti du roi (2). Cinq cents lances anglaises ou mercenaires étaient sous les ordres du comte de Salisbury. L'empereur Othon, les ducs de Brabant, de Limbourg et de Lorraine, le comte de Hollande et le marquis de Namur avaient aussi rejoint l'armée ; mais tous ces princes réunis avaient amené si peu de forces que leurs escadrons rangés ensemble ne surpassaient pas en étendue (3), et par conséquent en nombre, le corps de Ferrand. La raison en était qu'Othon, déjà abandonné de presque toute l'Allemagne, n'avait pu réunir qu'une poignée de vassaux fidèles à sa mauvaise fortune. Le duc de Brabant, forcé à combattre par le comte de Flandre, le trahissait secrètement, de l'aveu même du poète français qui a décrit la bataille. Les autres seigneurs n'avaient amené que leur suite personnelle. Il semble donc que l'armée royale fût un peu plus forte que l'autre en cavalerie ; mais, en revanche, l'arrivée des communes flamandes donnait une grande supériorité numérique à l'infanterie confédérée (4).

Cette dernière circonstance décida Philippe-Auguste à ne point

(1) Plus tard les varlets et les archers qui suivaient chaque lance jouèrent un certain rôle dans les combats de cavalerie, mais à Bouvines on ne les voit pas encore figurer activement, excepté les ribauds de Soissons. Je ne les ai donc point compris dans la liste des troupes.

(2) Philippe Mouskes en répétant les cris de guerre de l'armée française, ajoute :

Et li autres erient Hainau,
Car Ferrand y eut d'amis peu.

[V. 21837].

(3) C'est ce qui résulte du récit de la bataille.

(4) La force de tous ces corps a été calculée d'après les récits contemporains, mais en les con-

combattre dans les environs de Tournai, où la plaine était coupée de marais et de bois, mais à chercher où ses escadrons pussent se déployer avec plus d'avantage. Il sortit donc de Tournai pour opérer un mouvement rétrograde vers Lille, le dimanche 27 juillet 1214. Son infanterie, qui formait l'avant-garde, atteignit les faubourgs de cette dernière ville, après avoir marché sept à huit heures, par une chaleur extrême. On les fit suivre par les chariots qui portaient le bagage. La cavalerie se mit en mouvement la dernière avec une grande lenteur. On ne croyait pas que les ennemis eussent la pensée d'attaquer ; cependant le vicomte de Melun et le chevalier Garin, deux des généraux les plus expérimentés de leur époque, avaient été détachés avec quelques coureurs pour observer l'armée impériale.

En apprenant que le roi se retirait, Othon et quelques-uns des princes confédérés montrèrent d'abord quelque répugnance à le poursuivre. Ils attendaient encore cinq cents lances brabançonnnes, et d'ailleurs ils se faisaient scrupule de violer le saint jour du dimanche ; mais il fut impossible de contenir l'ardeur impatiente des gentilshommes de Ferrand, qui frémissaient de voir perdre l'occasion d'écraser l'ennemi. L'événement prouva en effet que, si toutes les troupes eussent marché en même temps et que l'ardeur des chefs eût été pareille, la retraite des Français, en face de l'ennemi, leur eût coûté cher. On pouvait couper une partie de leurs escadrons, et dans ce but les chevaliers de Hainaut et de Flandre poussèrent en avant, résolus à tenter un coup de main. Ils se dirigèrent sur Bouvines où ils savaient que les troupes royales devaient passer la Marque, et, lançant leurs chevaux à travers les terrains fangeux et boisés, ils s'efforcèrent d'atteindre l'arrière-garde de Philippe-Auguste, tandis que le reste des confédérés s'avancait plus lentement, mais par une route plus longue (en suivant la vallée de l'Escaut et ensuite une ancienne voie romaine). Il résulta de ce double mouvement que les chevaliers de Champagne, qui couvraient la retraite

trôlant l'un par l'autre et surtout en comparant leur étendue respective sur le terrain, ce que permettent les détails donnés par les auteurs français. On trouvera la plupart des textes dans les notes suivantes.

de l'armée française, purent être attaqués par ceux de Flandre et de Hainaut, avant que les coureurs qui observaient la route ordinaire se fussent aperçus d'aucun danger immédiat.

En effet, ces coureurs, qui avaient marché vers Mortagne, où était le camp d'Othon, avaient fait à peu près trois lieues de ce côté sans rencontrer l'ennemi. D'après Guillaume le Breton, qui nous a conservé leur rapport, ils ne s'arrêtèrent qu'au moment où, se trouvant sur les hauteurs qui dominent la vallée de l'Escaut, ils découvrirent l'armée de l'empereur qui sortait du camp, formée en colonnes profondes. Les chevaux étaient caparaçonnés comme pour la bataille, et des corps de piquiers marchaient en avant de la cavalerie, ce qui indiquait des desseins plus sérieux que de simples démonstrations. Le chevalier Garin, vieux soldat et habile capitaine, n'eut pas un moment d'incertitude. Il chargea le vicomte de Melun de rester en observation, et tournant bride aussitôt, il courut lui-même avertir Philippe-Auguste. Ce prince n'était encore qu'à deux lieues de Tournai. Il s'arrêta et tint conseil avec ses barons; mais la plupart opinèrent pour continuer la retraite, ne pouvant croire à une attaque, ou regardant le poste de Bouvines comme le plus favorable que l'on pût occuper, à cause des marais qui en défendaient l'approche. Le vicomte de Melun avait d'ailleurs détaché quelques-uns de ses cavaliers pour annoncer que l'ennemi semblait se diriger sur Tournai, sans songer à poursuivre l'armée française. On se remit donc en marche, et l'on atteignit le pont vers l'heure de midi, peu après le passage des dernières communes.

Arrivé là, Philippe-Auguste mit pied à terre et s'assit à l'ombre d'un frêne pour se reposer, car le soleil était brûlant. Pour avoir moins à souffrir de la chaleur, il ne portait point son armure, et toutes ses troupes, jusqu'à l'infanterie communale, avaient pris la même précaution. Si nous en croyons Philippe Mouskes, on venait de servir au roi quelques rafraîchissements,

Si mangeait en coupes d'or fines (1)
Soupes en vin ..

(1) Nous avons changé un peu la forme des mots les plus difficiles à comprendre dans le texte original; mais ce changement se borne à l'orthographe.

quand parut un chevalier couvert de poussière qui accourait de l'arrière garde. C'était Girard la Truie.

Truie, dist li roi, Dieu vous saut (*saute*);
Que font li Flamenc? viennent-ils?

Le chevalier répondit que l'arrière-garde était déjà attaquée, les hommes d'armes champenois en déroute, et les arquebusiers français taillés en pièces (1).

La *Chronique de Flandre*, ouvrage dont l'auteur avait puisé à des sources qui n'existent plus, contient quelques détails sur ce premier combat (2). Les Français, tournés par la noblesse de Hainaut et de Flandre, qui s'était lancée dans la direction de Bouvines, furent atteints à deux lieues de Tournai et près d'un bois (celui de Rume), dans les environs du château de Bourghelles. Aussitôt ils firent face, et leurs arbalétriers essayèrent d'arrêter la poursuite. Il semble même que les chevaliers de Champagne et Girard la Truie, qui se trouvaient à la queue de l'armée, repoussèrent d'abord les premiers assaillants, dont les chevaux étaient si épuisés qu'ils n'avaient plus la force de courir :

Et li visquens (*vicomte*) de Melun
Chevaux y estança plus d'un
Car ils n'orent talent (*force*) de fuie.

Mais à mesure que le nombre des Hennuyers et des Flamands augmentait par l'arrivée de nouvelles bannières, ils retournaient à la charge sans laisser respirer leurs ennemis. Il y eut ainsi cinq attaques successives, et les chevaliers bourguignons, qui étaient venus soutenir les Champenois, furent enfoncés comme le reste de l'arrière-garde (3). Alors le duc de Bourgogne fit demander du secours au roi; car les soldats de Ferrand avaient l'espoir de prendre ou de tuer tout ce qui se trouvait encore de Français en deçà du pont de Bouvines.

(1) *Philippide*, X, 819. PHIL. MOUSKES, v. 21634.

(2) *Chron. de Flandre*, c. XV.

(3) *Nil Campanenses acies, nil sufficiunt hi
Quos modo misistis, ut eos depellere possint.*

(*Philipp.*, X, 820.)

En voyant qu'il fallait abandonner son arrière-garde ou livrer bataille, Philippe-Auguste s'était aussitôt décidé à combattre. Il monta à cheval et fit rappeler à la hâte les troupes qui avaient déjà passé le pont. Lui-même, avec le centre et l'aile gauche de son armée, devait tenir tête à Othon et aux Anglais qui étaient encore éloignés : le chevalier Garin avec l'aile droite marcha contre les Hennuyers et les Flamands.

Les troupes que ce vieux guerrier conduisit ainsi au combat, et qui avaient été primitivement destinées à couvrir la retraite, formaient l'élite des forces françaises. Redoutables par leur valeur, elles l'étaient aussi par leur nombre (en proportion du moins de la faiblesse des deux armées). On y comptait sept de ces gros escadrons que l'on nommait alors des batailles. C'était la noblesse de Bourgogne, commandée par le duc Eudes III ; celle de Champagne, forte de 180 lances, que conduisit Pierre de Rumigny ; les bannières de Mathieu de Montmorency, du vicomte de Melun et des comtes Étienne de Sancerre, Jean de Beaumont et Gaucher de Saint-Pol, suivies des meilleurs chevaliers de l'Ile-de-France, du Berry, du Dauphiné et de l'Artois. Un huitième corps de 150 cavaliers ne se distinguait des précédents que parce qu'il était formé des tenanciers de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, gens de condition moyenne, mais accoutumés à porter les armes comme les gentilshommes, et qui jouissaient d'une haute renommée de bravoure.

Cette bataille et celle de Champagne tenaient les deux extrémités de l'aile droite, et il est probable qu'elles étaient de beaucoup les plus fortes ; mais, indépendamment de ces huit premiers escadrons, il y avait aussi dans cette partie de l'armée des seigneurs du second ordre en assez grand nombre, dont chacun combattait à la tête de ses propres vassaux rassemblés sous sa bannière ou sous son pennon. L'historien français ne les a pas nommés ; mais divers récits nous laissent distinguer parmi eux des Picards, des Artésiens et jusqu'à des Flamands, commandés ou accompagnés par le brave Michel de Harnes, beer de Flandre, qu'un funeste hasard avait placé en face de ses compatriotes. A tout prendre, il ne se trouvait pas moins de

quatorze à quinze cents armures réunies autour de Garin. Il les avait disposées sur deux lignes et avait eu soin de composer la première des meilleurs lances (1).

Quelques-uns des meilleurs chevaliers de Champagne sortirent d'abord des rangs, pour provoquer les hommes d'armes de Hainaut et de Flandre. C'était par de pareilles escarmouches que commençait ordinairement l'action, et les champions les plus renommés tenaient à honneur d'y prendre part ; mais les Belges se trouvaient dans une position trop dangereuse pour se laisser aller à engager ainsi le combat. On a vu avec quelle précipitation ils s'étaient élancés à la poursuite des troupes royales, et avec quelle confiance ils avaient chargé l'arrière-garde.

Cuidant le roi à la fuite.

Leur surprise fut grande quand ils s'aperçurent que Philippe-Auguste et une bonne partie de ses troupes étaient encore en deçà du pont. Ils n'étaient guère plus de 1,200, ayant laissé un de leurs plus gros escadrons avec l'empereur (c'était celui d'Arnoul d'Audenarde) ; leurs chevaux étaient épuisés de la longue traite qu'ils venaient de faire, et il n'y avait encore aucune autre colonne de l'armée impériale qui fut en mesure de les appuyer. Ils reculèrent donc à leur tour, non sans quelque inquiétude, si nous en croyons Philippe Mouskes, leur ennemi déclaré :

Mais lorsque l'oriflambe vinrent
Li Flamenc, et lorsqu'ils oïrent
Sonner les trompes, si tornèrent :
Car le roi durement (re) doutèrent
Et non pour quant venu étaient (2).

Le temps que mit l'armée française à se déployer leur permit de se former en ligne vis-à-vis de l'aile droite et de laisser reprendre

(1) Les chevaliers de chaque ligne semblent s'être déployés sur un seul rang au moment de l'action. *Non decet ut unus miles scutum sibi de alio milite faciat ; sed sic stetit ut omnes una fronte possitis pugnare.* Mais on n'aperçoit rien de pareil au centre, où la plupart des sergents à cheval suivaient immédiatement la bannière de leurs seigneurs. C'est donc au chevalier Garin qu'appartient l'honneur d'avoir introduit, dans l'aile qu'il commandait, un ordre moins compacte et moins imparfait que celui qui était généralement en usage. Nous avons marqué cette différence dans le plan du combat, où l'on trouvera aussi indiqués d'autres détails qu'il eût été trop long de décrire.

(2) Et ils n'étaient pas venus pour le combattre.

haleine à leurs chevaux ; cependant ils n'avaient garde de se compromettre aveuglément en recommençant trop vite le combat contre des troupes fraîches et supérieures en nombre. Aussi ne répondirent-ils point aux provocations des Champenois (1) ; les rangs demeurèrent serrés et les batailles immobiles.

Garin comprit alors qu'ils étaient résolus à rester sur la défensive et à l'attendre. Pressé d'en venir aux mains, il craignait cependant de lancer sa cavalerie contre cette masse formidable, aussi longtemps qu'elle restait en bon ordre. Le comte de Saint-Pol lui suggéra l'idée de faire commencer l'attaque par un corps détaché. On choisit pour cet effet les 150 vassaux de l'abbaye de Saint-Médard, comme ceux des combattants qu'il importait le moins de ménager, et dont rien n'empêchait de faire le sacrifice. Cette troupe intrépide avait son poste au milieu de la plaine et près du grand chemin (2) ; on la fit donner tête baissée sur la ligne flamande où l'on pensait que son approche produirait quelque désordre. Mais la fière noblesse de Hainaut et de Flandre ne daigna pas charger de simples plébéiens. Elle les attendit de pied ferme, et reçut leur choc sans être ébranlée, tandis que les Soissonnais furent abattus pour la plupart. Leurs chevaux, qui n'étaient point caparaçonnés, s'étaient enfoncés eux-mêmes sur les lances des hommes d'armes, et entraînaient leurs cavaliers dans leur chute.

Le léger avantage que venaient de remporter les soldats de Ferrand fit oublier aux plus ardents leur première résolution de rester en ligne. Trois de ces petites troupes que l'on appelait *échelles*, et qui se composaient ordinairement des vassaux d'un même seigneur ou des hommes d'armes d'un même canton, s'avancèrent pour défier les chevaliers ennemis. C'étaient sire Gautier de Ghistelles, suivi des gentilshommes du nord de la Flandre, Baudouin Buridan, avec la noblesse du pays de Furnes, et Eustache de Maskelines, avec celle

(1)

*Cum non dignarentur aperto
Credere se campo, seriesve excedere Flandri.*

(2) Guillaume le Breton nous apprend qu'ils étaient entre la droite et le centre de l'armée française.

du Courtrais. Ce dernier, qui avait un frère dans les prisons du roi, criait d'une voix menaçante : « Mort aux Français ! » Mais Gautier de Ghistelles et Buridan, dont la courtoisie égalait la valeur, exprimaient des sentiments plus chevaleresques. « Que chacun de nous, dirent-ils à leurs compagnons d'armes, pense maintenant à celle qu'il aime ! » Ils chargèrent alors ceux qui se trouvaient en face d'eux, avec autant d'assurance et de bonne grâce que si c'eût été un simple tournoi. Leurs adversaires ne montraient pas moins d'audace et d'intrépidité, et l'on vit s'engager ainsi une lutte entre les meilleurs jouteurs, dans laquelle Buridan se signala par de si beaux coups de lance qu'il fut loué des deux partis :

Bien joutèrent à prémerains (*d'abord*)...
Cil des Flamens qui mious le fist
Ce fut Buridan, si c'on dist.

Quelques autres seigneurs de Flandre prirent également part à ce premier engagement ; c'étaient Gautier (d'Haverskerke?), châtelain de Raisse, et le vaillant Rasse de Gavre, chef d'une famille puissante et féconde en héros. « Ils couraient entre les deux lignes, » plus avides de gloire que dociles à l'ordre de leur comte, et Gautier de Raisse, après avoir mis en fuite les arbalétriers qui se trouvaient à l'extrémité de la ligne française, abattit près de là un des chevaliers qui avaient abandonné la bannière de Ferrand (1). Mais tant de témérité devait être funeste à des cavaliers qui avaient déjà fatigué leurs palefrois. Les Champenois s'étant avancés contre eux au moment où ils s'exposaient le plus, ils finirent par être enveloppés de toutes parts, Eustache de Maskelines fut saisi à bras-le-corps par quelques gentilshommes, dont un lui arracha le casque de la tête et un autre lui enfonça son sabre dans le cou (2). Gautier de Ghistelles et Buridan, après s'être vigoureusement défendus, succombèrent sous le nombre et demeurèrent prisonniers.

Animée par ce succès, la cavalerie française n'hésita plus à charger

(1) La *Chronique de Flandre* nomme ce chevalier : c'était Michel d'Auchy.

(2) Nous empruntons ces détails à la *Chronique* de Guillaume le Breton : la *Philippide* présente un tableau tout différent.

les troupes du comte. Gauchez de Saint-Pol, Jean de Beaumont, Matthieu de Montmorency, le duc de Bourgogne et les Champenois donnèrent successivement sur la ligne belge, sans pouvoir la faire plier. Ce fut un combat où les deux partis furent admirables, dit Guillaume le Breton, qui en rapporte confusément les principales circonstances. Les deux partis étaient également acharnés, et l'on peut juger de la force des coups par un exemple que cite le bon chapelain, Michel de Harnes, l'un des seigneurs flamands qui avaient suivi la bannière du roi, combattait contre ses compatriotes ; la lance d'un de ces derniers l'atteignit, perça son bouclier et sa cuirasse, et, lui traversant la cuisse, le cloua en quelque sorte à la selle de son cheval qui fut renversé par le choc. Toutefois le blessé n'en mourut pas, et nous le voyons après la bataille se porter généreusement caution pour les prisonniers de sa province. Le duc de Bourgogne, jeté à bas de son cheval, fut relevé par ceux qui l'entouraient et voulut retourner dans la mêlée. Le comte de Sancerre, le vicomte de Melun et toute la seconde ligne française étaient venus soutenir et seconder les premières batailles. Bientôt les lances furent rompues et l'on se battit à coups d'épée et de hache. Le comte de Saint-Pol, si nous en croyons Guillaume, faisait tout plier devant lui, perçant les batailles flamandes et réussissant toujours à envelopper quelques-uns des chevaliers ennemis (1). Matthieu de Montmorency est le héros de Philippe Mouskes, qui se trouve d'accord sur ce point avec diverses traditions. Mais, en dépit des exploits merveilleux dont on lui fait honneur, toute cette élite de l'armée française que Garin avait rassemblée à l'aile droite pour écraser le corps de Ferrand, fut bien loin d'obtenir la victoire facile qu'elle avait espérée. Les chances de la lutte restèrent longtemps incertaines, et la valeur qu'y déploya la noblesse de Hainaut et de Flandre méritait plus d'éloges qu'elle n'en a reçus de nos propres historiens. Un auteur étranger, qui puisait à des sources perdues

(2) *Implicitos equites*, dit le poète (XI, 216). Il s'agit donc toujours d'un combat de cavalerie, et c'est par erreur que des historiens modernes supposent qu'il combattait les gens des communes. Le mot *militia*, employé au même endroit, veut dire de la chevalerie et non pas des milices.

aujourd'hui (1), parle avec admiration de la belle résistance du comte Ferrand, et il ajoute : « Bien montrèrent ce jour-là les Flamands et les Hennuyers qu'ils estoient dignes d'un tel capitaine, ayant à combattre si grand nombre d'ennemis qu'ils en estoient presque tous enclos ». Loin de contredire ce témoignage, le chapelain de Philippe-Auguste semble le confirmer. « Les Flamands, dit-il, voyaient tomber sur eux seuls tout le poids de la bataille (2). Ils en furent alarmés ; mais ils ne pouvaient se résoudre à s'éloigner du combat et à montrer le dos à l'ennemi. Telle était leur animosité et leur crainte d'entacher leur honneur, qu'ils aimaient mieux succomber les armes à la main, être faits prisonniers, donner et recevoir la mort, que de laisser dire qu'ils avaient pris la fuite. »

On voit que ces deux récits s'accordent non seulement sur la bravoure des Belges, mais encore sur l'inégalité de force des deux partis. La différence se bornait-elle aux deux ou trois cents lances que l'on pouvait compter de plus dans les batailles de Garin que dans celles de Ferrand ? C'est là une question qu'il est difficile de résoudre. La *Chronique de Flandre* rapporte que l'on vit accourir au secours des Champenois, dans le moment où ils commençaient à plier, les comtes de Ponthieu et de Guines, qui avaient été postés d'abord à l'aile gauche et du côté où commandait le roi. Nous trouvons la même assertion dans une chronique manuscrite de Tournai, composée au seizième siècle et en partie sur des documents originaux (3). « Le comte Ferrand, dit-elle, fulminait comme un Mars, à cheval et à pied, avec les seigneurs de Waurin, de Pretz, de Gavre et autres. C'était fait de l'ennemi, si le comte de Ponthieu avec des troupes fraîches et entières ne fût venu à la charge des Flamands

(1) Paul-Émile de Vérone, qui mit trente ans à composer à Paris son *Histoire de France*, et qui avait été encouragé à ce travail par Louis XII.

(2) *Tunc primum Flandri corpore timore moveri,*
PONDUS ENIM TOTUM SE INCLINAT IN ILLOS, etc.
[V. 228.]

Il parle de même dans sa *Chronique*.

Tandem omne pondus belli versum est in Ferrandum et in suos.

(3) *Chronique de Tournai*, copiée par L. de Pestre, greffier civil et criminel, et présentée à Joseph II.

lassés de vaincre. » Ce que l'historien français avoue, c'est que le combat dura trois heures à cette aile de l'armée, et que la fatigue et les blessures avaient mis Ferrand hors d'état de se défendre, avant qu'il cessât de disputer la victoire.

À la fin il fut lui-même renversé de cheval, et, ne pouvant plus se relever, il se rendit à deux chevaliers picards, Hugue et Jean de Mareuil. Plus de cinquante gentilshommes hennuyers et flamands furent pris autour de lui. Mais le nombre des morts paraît avoir été très faible; car on n'en cite aucun dont le nom soit connu, si ce n'est un seigneur de la maison de Gavre.

Pendant cette lutte des troupes dirigées par le chevalier Garin contre celles de Ferrand, le reste de l'armée royale, commandé comme on l'a vu par Philippe lui-même, faisait face aux soldats de l'empereur. De ce côté la ligne française avait une étendue de deux mille pas, mais elle comprenait deux divisions, le centre et l'aile gauche. Toutefois, cette dernière n'était pas entièrement déployée (1).

Ainsi rangée, l'armée royale couvrait de toutes parts le village de Bouvines et le pont par lequel devaient revenir ses fantassins; car les communes françaises, qui se trouvaient déjà près de Lille quand elles reçurent l'ordre de retourner sur leurs pas, n'étaient pas encore en vue au moment où le roi mit sa cavalerie en bataille. En effet, ces milices, qui avaient marché sans armes et en désordre, à cause de la chaleur du jour et du mauvais état des chemins, ne purent se reformer et se remettre en route qu'avec une certaine lenteur. Il avait paru imprudent et inutile de les attendre; mais, à mesure qu'elles arrivèrent, elles prirent place derrière les escadrons du centre, et elles s'avancèrent ensuite à leur secours dans le moment décisif.

Le déploiement de la cavalerie elle-même ne s'était exécuté qu'avec une extrême lenteur; car, indépendamment du peu d'ordre

(1) Guillaume le Breton dit que le corps du comte de Dreux était très profond, « *acies densissima* ». Le comte de Ponthieu, qui faisait partie de la gauche, alla combattre à la droite, et Thomas de Saint-Valéry au centre. C'est qu'il aurait fallu 2,400 pas pour étendre le centre et la gauche de l'armée; mais les marais ne permettaient point de prolonger la ligne.

et de discipline qui régnait dans les armées de ce temps, on ne connaissait pas encore cette première loi de la stratégie moderne, en vertu de laquelle les marches s'exécutent sur plusieurs colonnes et l'on fait ouvrir à la fois divers chemins. Les troupes défilaient en général par une seule route et passaient des ruisseaux même sur un seul pont. Outre ces causes ordinaires de retard, nous en distinguons encore ici quelques autres, comme la nécessité de rappeler les corps qui avaient déjà passé la Marque, et le temps qu'il fallut employer pour armer les hommes et caparaçonner les chevaux; car on se rappelle que les Français avaient marché sans armes à cause de la chaleur du jour. Le roi lui-même n'avait mis aucune précipitation dans ses préparatifs (1). Avant de se porter à la rencontre des Impériaux, il était entré dans l'église de Bouvines et y avait fait ses dévotions, avec tous les principaux de l'armée. Quelques chroniqueurs de l'époque suivante ont placé là une scène dramatique, dans laquelle Philippe aurait offert sa couronne à qui s'en croirait le plus digne. Les contemporains gardent le silence à ce sujet, et les circonstances de cet épisode offrent des marques certaines de son origine fabuleuse. Mais au moment de marcher au combat, ce prince embrassa affectueusement quelques-uns des chevaliers qui l'entouraient, et parmi lesquels nous trouvons Michel de Harnes, Girard la Truie, Guillaume des Barres, Matthieu de Montmorency, Pierre Mauvoisin et Galon de Montigny (2). Chacun des chefs se rendit ensuite à la tête de sa troupe ou suivit le monarque au poste qu'il s'était réservé.

Les forces de l'empereur, qui avaient gagné le sommet du plateau, s'y rangèrent en bataille dans un ordre à peu près pareil. La disposition du terrain semblait leur donner quelque avantage; mais en revanche elles avaient le visage tourné vers le soleil, ce qui devait les incommoder pendant le combat. Leur aile droite, composée des troupes à la solde de l'Angleterre et commandée par le comte de Salisbury, n'aurait pas compté plus de cinq cents armures si elle n'avait été renforcée par une grosse troupe de gentilshommes

(1) Il ordonna lui-mêmes ses batailles, sagement et non ébahi. (*Chronique de Flandre*, c. XV.)

(2) Philippe Mouskes, v. 21704.

flamands sous la bannière d'Arnoul d'Audenarde. Mais ce renfort même ne l'avait pas rendue très nombreuse. Cependant elle renfermait quelques bandes redoutables de vieille infanterie. C'étaient de ces piquiers belges, dont les princes anglais avaient appris à faire usage dans toutes leurs guerres, et qui avaient rendu fameux le nom de Brabançon. Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, semble avoir eu sous ses ordres ces soldats mercenaires, dont les bataillons paraissaient d'autant plus faibles que leurs rangs étaient plus serrés.

Le centre des confédérés présentait une masse plus imposante. Au milieu se tenait l'empereur Othon, couvert d'une armure resplendissante, et entouré, comme Philippe-Auguste, de l'élite de ses guerriers. Là figuraient au premier rang Gérard de Randerode et Bernard de Hortsmar, nobles westphaliens, fameux par leur force et par leur courage; Hellin de Waurin, sénéchal de Flandre, qui venait d'être armé chevalier; Gui d'Avesnes, le plus puissant des pairs du Hainaut, et son frère Bouchard, le malheureux époux de la comtesse Marguerite. L'étendard impérial, qui représentait un aigle déchirant un dragon, était porté sur un char attelé de quatre chevaux. A droite se déployait la cavalerie allemande commandée par deux comtes de Westphalie, Conrad de Dortmund et Othon de Tecklenbourg. C'étaient les seuls seigneurs de marque qui eussent accompagné leur souverain, déjà délaissé par tous ses grands vassaux. Près d'eux, mais avec un petit nombre de lances seulement (1), s'étaient rangés les chevaliers de Hollande, conduits par leur comte Guillaume I^{er}, que les chroniques appellent le comte Velu (*comes Pilosus*). A la gauche s'étendaient les Brabançons, qui se trouvèrent sans doute en assez grand nombre sur le champ de bataille, puisqu'ils laissèrent au moins seize chevaliers entre les mains des vainqueurs. Cependant une partie d'entre eux n'arrivèrent qu'au dernier moment, et la *Chronique de Flandre* affirme que la bataille de Henri le Guerroyeur n'était pas encore « assemblée » au moment

où commença la retraite (1). Les ducs de Limbourg et de Lorraine et le marquis de Namur, qui se trouvaient également dans cette partie de l'armée, avaient amené si peu de combattants, que nous ne trouvons dans le récit des historiens aucune trace ni du poste qu'ils occupaient ni de la part qu'ils prirent à l'action (2).

On remarquait encore parmi les troupes qui composaient le centre des impériaux, des corps d'infanterie armés, selon la coutume, de longues piques et de hallebardes. Nous ne savons pas si c'étaient les milices de quelques villes voisines, ou des bandes soldées; mais la dernière opinion est la plus vraisemblable; car Guillaume le Breton les désigne comme « un gros de Brabançons et d'autres gens ». Leur nombre paraît d'ailleurs avoir été trop faible pour qu'on puisse les confondre avec ces masses compactes que formait la bourgeoisie armée. Placés en avant de l'empereur et de la cavalerie allemande, leurs bataillons offraient comme autant de forteresses derrière lesquelles les hommes d'armes pouvaient se retirer après avoir chargé l'ennemi. Chacun de ces bataillons était rangé en demi-cercle (ce qui les fait comparer par Guillaume le Breton au chœur d'une chapelle), et ils laissaient entre eux des intervalles pour le passage des cavaliers. Ce qui donnerait à penser que la milice de Cologne se trouvait parmi cette infanterie, c'est que le nom de cette ville formait un des cris de guerre que l'on entendait retentir parmi les confédérés (3).

L'arrangement de ces différents corps fut sans doute ralenti par la fatigue que devaient éprouver les hommes et les chevaux après une marche de six lieues sous les armes, par de mauvais chemins et sous les rayons d'un soleil brûlant. Indépendamment de quelques chevaliers brabançons qui se trouvèrent en retard par la faute de leur duc, l'infanterie des communes de Flandre était aussi en marche pour rejoindre le gros de l'armée. Les impériaux avaient donc intérêt à reculer le moment de l'action, tandis que le prince français, dont la

(1) On ne trouve dans la liste des prisonniers qu'un ou deux Hollandais, quoique leur prince lui-même eût été pris. Ce même comte alla ensuite guerroyer en Angleterre avec 36 chevaliers.

(1) « Quand Henri de Louvain vit ce (lui) qui n'était pas encore assemblé, tantôt se mit à la fuite. »

(2) Il est probable qu'ils se trouvaient tout près de l'empereur, mais nous ignorons de quel côté.

(3) Li Avaloris hucent Coulogne.

[V. 21849.]

cavalerie était encore toute fraîche, devait trouver avantage à les attaquer sur-le-champ. Aussi ne tarda-t-il pas à prendre cette résolution, et, faisant sonner ses trompettes, il se porta en avant accompagné des troupes qui formaient le centre.

D'après la situation qu'il avait choisie à l'extrémité et non au milieu du corps de bataille, Philippe-Auguste ne se trouvait pas exactement vis-à-vis d'Othon. En face de lui se déployait la cavalerie allemande et hollandaise, couverte, comme on l'a vu, par des bataillons de piquiers. Le roi dirigea sa première charge contre ces fantassins, à travers lesquels il comptait se faire jour pour pénétrer jusqu'aux hommes d'armes. Mais il avait mal jugé les Brabançons, et malgré tous ses efforts il fut arrêté par leurs piques et ramené plus vivement que ne voudrait l'avouer son historien (1). Alors accoururent les communes françaises qui venaient enfin d'arriver sur le champ de bataille. Elles se placèrent en avant du monarque, et non contentes de le couvrir, elles s'élancèrent à leur tour sur l'infanterie impériale. Cependant le succès ne répondit pas encore à leur courage. La cavalerie allemande, passant dans les intervalles des bataillons, marcha au-devant de ces milices bourgeoises, et, les chargeant avec une hardiesse et une vigueur surprenantes (2), les renversa du premier choc et les mit en pleine déroute. Il fallut que la noblesse française et jusqu'aux gentilshommes qui gardaient le roi, courussent au secours de leurs fantassins. Pour Philippe, il resta en arrière, sans doute avec le projet de rallier les fuyards autour de sa bannière. Galon de Montigny, qui la portait, fut presque le seul chevalier qui demeurât auprès de lui.

La charge impétueuse des chevaliers français arrêta les confédérés, et il s'engagea alors, dans l'intervalle qui naguère séparait les deux armées, un combat furieux et presque général entre la cavalerie

(1) Guillaume le Breton embellit, à son ordinaire, le récit de ce premier combat ; mais il s'exprime avec plus de fidélité dès que son héros n'est plus en scène.

*Hastalos et enim pedites invadere nostri
Horrebant equites, dum pugnans ensibus ipsi
Atque armis brevibus.*

[XI, 607.]

(2) *Illi qui erant in acie Othonis, viri bellicosissimi et audacissimi, ipsos in continenti repulerunt.* (P. 97, l. D.)

de l'empereur et celle du roi. Mais pendant qu'elles étaient aux prises, une partie des piquiers qui s'étaient mis à la poursuite des communes vaincues, poussèrent jusqu'à Philippe-Auguste, l'atteignirent et le jetèrent à bas de son cheval. Le crochet d'une pique s'était engagé entre son casque et sa cuirasse, et on le traînait renversé dans la boue. C'en était fait du monarque si son armure n'eût pas été à l'épreuve. Aucune blessure ne l'atteignit, et peut-être ceux mêmes qui venaient de l'abattre songeaient-ils bien plutôt à le prendre qu'à le tuer. Galon de Montigny, qui tremblait pour son prince, agitait l'étendard royal et le penchait jusqu'à terre en signe de détresse. Quelques gentilshommes accoururent tant du centre que de l'aile gauche, tandis que ceux qui entouraient encore le monarque redoublaient d'efforts pour le dégager. Ils y réussirent, et Philippe, remontant à cheval tandis que les piquiers fuyaient à leur tour, alla rejoindre ses bonnes lances qui faisaient des merveilles dans leur lutte contre les Allemands.

Il est fâcheux que les détails nous manquent sur cette partie du combat. Les historiens se contentent de dire que la noblesse d'Allemagne égala celle de France en ardeur et en intrépidité ; mais ils gardent le silence sur les Brabançons, et tout nous porte à croire que Henri le Guerroyeur n'avait que trop bien réussi à retenir en arrière la plupart de ses chevaliers. Les impériaux combattirent seuls ou presque seuls, et telle fut sans doute la cause qui rendit leurs efforts inutiles. Othon lui-même s'était jeté dans la mêlée, et comme il était d'une force prodigieuse, il renversait à coups de hache tous ceux qui osaient se mesurer avec lui. Mais à la fin les escadrons qui l'entouraient plièrent de toutes parts. Il se vit alors attaqué par trois des plus redoutables chevaliers de l'époque, Guillaume des Barres, Pierre de Mauvoisin et Gérard la Truie. Ce dernier avait saisi les rênes de son cheval, tandis que les deux autres menaçaient le prince à droite et à gauche (1). L'empereur se défendit comme un

(1) Nous suivons ici Philippe Mouskes, qui s'attache moins que Guillaume le Breton à dénaturer les faits. Au reste, les deux écrivains sont d'accord sur le fond et ne diffèrent que par les détails, que le Tournaisien paraît connaître le mieux.

lion, et suivant le langage de l'évêque de Tournai, il leur rendit

Coups et colées à l'agan
Qu'ains tant n'en eurent de cel an (1).

Mais, malgré son audace et sa force, il n'eût pu résister longtemps à trois guerriers aussi fameux. Déjà son cheval avait été mortellement blessé d'un coup d'épée dans l'œil gauche par Gérard la Truie. Pierre de Mauvoisin le tenait par le frein, et Guillaume des Barres, s'attaquant au prince lui-même, l'avait saisi au corps et cherchait à le désarçonner, lorsque Bernard de Horstmar, le plus renommé des chevaliers allemands, et Hellin de Waurin, sénéchal de Flandre, accoururent à sa défense.

Bernard fut venus à sénestre,
Et Hellins de Waurin à destre,
Le frein li font voler des poins
Ausi com un fêrit à quins (2).

L'arrivée de ces deux braves dégagea Othon, qui put rejoindre sa bataille; mais Bernard de Horstmar et Hellin de Waurin, « li preux », payèrent de leur liberté le salut de l'empereur. Gui d'Avesnes, qui s'était également dévoué pour lui, eut le même sort; car les ennemis l'enveloppèrent au moment où il venait de donner son cheval au monarque. Le reste des combattants fut refoulé jusque derrière l'infanterie, qui conservait son poste.

Ce revers n'était pas encore une véritable défaite, puisque les impériaux se retrouvaient sur leur premier terrain, et qu'ils pouvaient y reformer leur ligne, sous la protection de leurs piquiers. Mais l'abattement avait succédé à leur confiance. Henri le Guerroyeur, fidèle à son système de trahison, fut le premier qui donna l'exemple de la retraite (3). Une partie des chevaliers de Brabant le suivirent; mais non pas tous sans doute, puisque après la bataille il se trouva moins de prisonniers allemands que de brabançons, ce qui suppose, de la part de ces derniers, une résistance aussi opiniâtre qu'elle devait

(1) Tant de coups et d'accolades qu'ils n'en avaient pas autant reçu d'une année. V. 22069.

(2) Ils font voler le frein des mains de Pierre de Mauvoisin, comme en courant contre la quintaine ou la renverse en arrière.

(3) Il n'avait pas encore combattu, puisque sa bataille n'était pas même formée.

être infructueuse. Il faut donc reconnaître que beaucoup de nobles hommes ne voulurent pas quitter le champ de bataille, malgré la fuite de leur duc. Mais quand on vit Othon lui-même, cédant à un profond découragement, suivre l'exemple de Henri, la défection devint presque générale. Les rangs des impériaux s'éclaircirent alors, dit Guillaume le Breton, et on les voyait partir par troupes de cinquante et par bandes inégales. La bataille était perdue.

Cependant, lorsque les premiers escadrons français traversant la ligne que formaient encore les fantassins ennemis, s'approchèrent du char où flottait l'étendard impérial et essayèrent de s'en emparer, ils éprouvèrent la plus vive résistance. Les comtes de Tecklenbourg et de Dortmund, avec les chevaliers westphaliens, et le comte Velu avec ses Hollandais, s'élancèrent au-devant de Guillaume des Barres et des autres braves qui s'étaient avancés avec lui pour tenter cette glorieuse conquête. Le choc fut terrible, et Guillaume lui-même, porté à terre, se trouvait en danger de périr, lorsque de nouvelles bannières arrivèrent à son secours. Ce fut, dit-on, Thomas de Saint-Valery qui le dégagea. Les trois comtes, et Gérard de Randerode qui s'était signalé en combattant à leurs côtés, préférèrent la captivité à la honte de fuir. Ils se rendirent aux vainqueurs. L'étendard impérial tomba aussi entre leurs mains.

Il ne restait plus du centre de l'armée impériale que l'infanterie. Les longues piques des Brabançons effrayaient les chevaliers qui avaient rompu leurs lances et qui ne se souciaient pas d'attaquer de nouveau des ennemis dangereux et obscurs. Il eût donc été facile à ces gens de pied d'opérer leur retraite, et quelques bataillons purent s'éloigner sans avoir souffert. Mais il y eut un corps de 700 soldats « brabançons et autres » qui ne voulurent pas reculer. Ils gardèrent leur poste au milieu du champ de bataille, jusqu'à ce que Thomas de Saint-Valery les fit attaquer par ses deux mille fantassins. Alors ces vaillants hommes succombèrent enfin, accablés par le nombre.

Il nous reste à dire ce qui s'était passé entre l'aile gauche de l'armée française et l'aile droite des confédérés.

La victoire des Français était déjà complète au centre, que l'aile

droite des confédérés combattait encore. Les forces dont se composait cette aile comptaient quatre batailles : les lances anglo-normandes, sous les ordres du comte de Salisbury ; un corps de cavalerie mercenaire commandé par Hugue de Boves ; quelques chevaliers français qui avaient accompagné le comte de Boulogne, et la bannière flamande d'Arnoul d'Audenarde, entourée d'une grosse troupe de gentilshommes. On a déjà vu que le comte de Boulogne avait aussi des piquiers brabançons. Ils étaient rangés en avant de la ligne, à peu près comme ceux de l'empereur.

L'action avait été d'abord assez vive de ce côté, et tandis que Renaud de Boulogne pressait les escadrons du comte de Dreux et de Jean de Nesle, Guillaume Longue-Épée signalait sa force et son courage contre les vassaux de l'évêque de Beauvais. Plusieurs chevaliers tombèrent sous les coups de ce redoutable ennemi ; mais enfin il fut renversé à son tour d'un coup de masse d'armes. Si nous en croyons l'auteur de la *Philippide*, ce fut l'évêque lui-même qui terrassa ainsi le comte anglais ; mais les autres écrivains ne parlent pas de cette circonstance, et l'autorité du poète paraît suspecte ici (1). Quoi qu'il en soit, le comte resta prisonnier, et ses hommes d'armes ne résistèrent pas longtemps après avoir perdu leur chef. Hugue de Boves et ses mercenaires cessèrent également de soutenir le combat, dès que la fortune parut s'être déclarée en faveur des Français. Il n'y eut que Renaud de Boulogne et Arnoul d'Audenarde dont rien ne put ébranler le courage, et qui luttèrent jusqu'à la fin avec un acharnement presque incroyable. Le comte surtout a été admiré des historiens. Après avoir chargé à diverses reprises les chevaliers du comte de Dreux, et pénétré jusque assez près du roi, il se retira derrière son infanterie, que nul n'osait aborder, et il sortit encore plusieurs fois de cet abri pour recommencer l'attaque. Son opiniâtreté à com-

battre quand le reste de l'armée pliait a été considérée par Guillaume le Breton comme l'effet du désespoir ; mais nous en trouvons l'explication dans un fait rapporté par le même écrivain ; c'est que Renaud avait envoyé dire à l'empereur de se mettre à la tête des Gantois et des autres Flamands pour renouveler le combat (1). Il est vrai que, suivant le narrateur, ce fut après la bataille que cet avis fut envoyé (2) ; mais, de quelque façon que la chose soit arrivée (car le bruit qui s'en était répandu dans l'armée française n'avait rien de bien positif), on n'en doit pas moins reconnaître là l'expression d'une idée militaire, née des circonstances mêmes du combat. En voyant la cavalerie repoussée partout par les piques des Brabançons, le comte avait compris qu'une chance de victoire restait aux confédérés : c'était d'avoir foi dans l'énergie des communes.

Mais où étaient donc ces communes, et que faisaient-elles ? car l'historien français n'en dit pas un mot. Pour suivre leurs mouvements, nous sommes forcé de remonter jusqu'au commencement de la journée. Campées comme elles l'étaient alors autour de Mortagne, elles n'avaient pu recevoir l'ordre d'abattre leurs tentes que quelques heures après le départ des troupes françaises. Comme les confédérés n'avaient pas cru d'abord qu'il y aurait bataille, il n'est pas probable qu'ils eussent hâté la marche de cette grosse infanterie qui ne pouvait prendre aucune part à la poursuite. Le soin avec lequel les bourgeois flamands repliaient leurs belles tentes de drap rouge ou bleu, leur attention à leurs bagages et le nombre infini de charrettes dont ils étaient toujours suivis sont des traits caractéristiques que nous signalent tous les chroniqueurs de l'époque suivante. Ils devaient donc se mouvoir avec lenteur et ils formaient sans doute l'arrière-garde des troupes confédérées. De Mortagne à Tournai les chemins

(1) Ce fut Jean de Nesle qui ramena prisonniers les comtes de Salisbury et de Boulogne, et sa fortune ne put manquer d'exciter beaucoup de jalousie. Le Breton se fait l'écho des envieux et traite de lâche ce vaillant chevalier qui s'était distingué à la Terre sainte et dont Philippe Mouskes vante le courage. Il prétend qu'il n'eut qu'à relever le seigneur anglais, déjà abattu par l'évêque ; mais comme il lui refuse aussi l'honneur d'avoir pris le comte de Boulogne, on voit qu'il est guidé par la passion, et tout son récit devient suspect, car il est le seul garant des faits qu'il avance.

(1) *Ut vires recolligens, auxilio Gandavenisium et aliorum Flandrensium, bellum renovaret.* (P. 400, I. A.)

Le mot *Flandrensium*, qui manque dans les éditions, doit être rétabli d'après le manuscrit de la bibliothèque Cottonienne.

(2) C'était du moins ainsi que Guillaume le Breton l'avait entendu raconter, et il ajoute que l'empereur aurait dû rassembler les forces de Flandre à Gand. Mais il n'est pas bien sûr de ce qu'il avance (*sive veridico auctore, sive non*), et à examiner le fait en lui-même, le conseil aurait été excellent pendant la bataille et absurde après.

sont étroits et difficiles (1) et le terrain fangeux et glissant. Il y avait un ruisseau (celui de la Louverie) que les colonnes impériales n'avaient pu passer qu'en faisant un détour et ralentissant leur marche (2). On comprend que les communes avaient eu plus de peine encore, venant après la cavalerie et conduisant tant de charrois. Elles durent mettre de cinq à six heures à gagner les environs de Tournai par ces mauvaises routes et sous un soleil brûlant, et elles se reposèrent sans doute après ce premier trajet, comme le firent les troupes royales en arrivant à Bouvines. L'ordre de se remettre en marche leur fut envoyé selon toute apparence au moment où l'on reconnut la nécessité du combat. Mais comme Philippe-Auguste avait déjà rappelé ses communes et que celles-ci avaient une lieue de moins à faire, il est évident que les Flamands ne pouvaient arriver que plus tard et vers la fin de l'action. On a déjà vu d'ailleurs que la cavalerie brabançonne n'atteignit qu'au dernier moment le lieu du combat, et dès lors il est facile de comprendre que l'infanterie devait marcher plus lentement encore.

Néanmoins elle finit par se montrer sur le champ de bataille, et nous avons à cet égard le témoignage positif d'un contemporain (3). Mais il semble qu'elle n'entra point en ligne et que le corps le plus avancé s'arrêta à quelque distance des ennemis (4). Il est donc peu surprenant que le chapelain de Philippe-Auguste, après avoir exagéré ailleurs la force des communes flamandes, les passe sous silence dans ses récits du combat. Philippe Mouskes, qui s'exprime assez confusément, assure qu'entendant de toutes part le cri de guerre des Français et voyant flotter devant elles la bannière de Saint-Denis, elles ne songèrent qu'à se retirer (5). Il ne pouvait en

(1) *Non patebat aditus, nisi arctus et difficilis.* (P, 94, I. C.)

(2) *Transierunt paulatim.*

(3) *Flandria generosa.* (Hist. de France, t. XVIII, p. 567.)

(4) *Brugenses, qui bello proximi erant.*

(5) Quant l'enseigne Saint-Denise
Fut devers eux dressée et mise,
Si leur sanbla que saint Denis
Eut dessure un dragon mis, etc.

[V. 21900.]

L'auteur ne dit pas expressément que ce fut l'infanterie qui s'effraya ainsi; mais ce qu'il a raconté plus haut de la prouesse des chevaliers prouve qu'il parle ici d'une autre troupe. Il répète à diverses reprises que ce fut le cri de *Monjoye*, et non la force des armes, qui fit reculer le gros des troupes flamandes.

être différemment d'après la position où elles se trouvèrent en débouchant dans la plaine. Elles avaient devant elles l'ennemi déjà vainqueur, et elles voyaient l'empereur en fuite et leur comte prisonnier. Dépourvues de chefs qui pussent remplacer Ferrand, et trop accablées de fatigue pour tenter d'elles-mêmes un effort héroïque, il ne leur restait qu'à faire retraite. Toutefois elles s'attirèrent, en agissant ainsi, les reproches et les sarcasmes de leurs concitoyens, et nous voyons percer cette indignation publique dans le récit de l'auteur qui parle d'elles, écrivain patriote qui gémissait encore sur le désastre de Bouvines. « A la fin, dit-il, le comte fut pris avec une partie de « ses chevaliers; à cette vue, les Brugeois, qui étaient à proximité « du lieu où l'on combattait, furent, à ce qu'on prétend, les premiers « à tourner le dos, et leur exemple servit de leçon aux autres pour « imiter leur fuite. » Mais on ne doit prendre ces expressions mordantes que pour le cri de douleur et de colère arraché à l'historien par le souvenir d'une journée fatale à son pays. La cause des confédérés n'était pas directement celle du peuple, et lorsque l'empereur abandonnait la lutte, on ne pouvait pas s'attendre à la voir reprise par les bourgeois avec l'énergie qui avait manqué au prince.

Ainsi s'évanouirent toutes les chances qui restaient encore au parti vaincu. Les débris de l'aile droite étaient déjà enveloppés (1). Renaud de Boulogne, abattu dans une dernière charge, fut forcé de se rendre à Jean de Nesle (2). Il ne restait plus sur le champ de bataille qu'Arnoul d'Audenarde, avec le dernier escadron des Flamands. Mais quand ce brave chevalier vit le comte de Boulogne à terre, il s'élança pour le dégager, et bientôt enveloppé lui-même par les ennemis, il tomba à son tour entre leurs mains. Quant aux piquiers brabançons, qui avaient déployé le même courage à l'aile droite qu'au centre de l'armée, Guillaume le Breton rapporte (mais dans son poème seulement) que le roi les fit envelopper par un corps

(1)

Cingentibus undique Francis.

[XI, 639.]

La bataille du comte de Saint-Pol était venue les prendre en flanc. (*Chronique de Flandre*, C. XV.)

(2) Guillaume le Breton ne veut pas en convenir; mais la liste officielle des prisonniers le prouve. *Johannes de Nigella habet comitem Bolonie.*

de trois mille sergents à cheval qui les taillèrent en pièces (1). Toutefois on peut douter de cette partie de son récit ; car l'histoire nous montre, quelque temps après, Hugue de Boves s'embarquant pour l'Angleterre avec ses vieilles bandes restées fidèles au roi Jean. Il paraît donc qu'elles avaient réussi à opérer impunément leur retraite.

Les résultats de la bataille n'ont pas été moins défigurés par les historiens que l'action elle-même. La liste officielle des chevaliers captifs en compte 127 ; une chronique française contemporaine, 150. (*Capti sunt quatuor comites et milites alii, tam mediocres quam illustres circiter 150*) (2). Philippe Mouskes, dont la partialité est si évidente, parle de 200. — En tenant compte des exagérations ordinaires des chroniqueurs, on peut tenir pour exact le premier nombre.

(1) Cette masse de cavalerie ne pouvait appartenir qu'à l'aile droite des Français : ce fut donc probablement dans leur retraite que les Brabançons se virent ainsi attaqués. La *Chronique de Flandre* dit que les soldats de Philippe-Auguste essayèrent de rompre les piquiers, en poussant sur eux des charrettes qu'ils faisaient rouler à force de bras.

(2) *Chronique de Mortemar, à la suite de Sigebert de Gembloux*, PERTZ, VIII, 467.

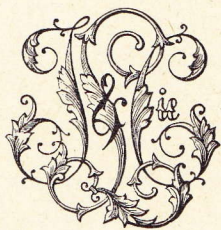
MOKE

MŒURS

USAGES, FÊTES ET SOLENNITÉS

DES

BELGES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46